# La Sémiotique cognitive Les sciences de l'esprit entre la nature et la culture

## Pierre Ouellet

La pensée sémiotique des quinze ou vingt dernières années a connu d'importantes mutations, dont on peut repérer au moins deux moments clefs. Le premier est celui où l'on a renoncé à considérer les systèmes symboliques comme des systèmes clos et autonomes, n'obéissant qu'à leurs lois propres et à leur nécessité interne, dont il suffirait au chercheur d'établir la logique d'un point de vue formel ou opérationnel pour en comprendre les fondements et les aboutissants, réductibles à quelque structure élémentaire capable d'engendrer un nombre indéfini de phénomènes. Ce premier moment est contemporain de l'avènement des sciences cognitives, qui ont fait prendre conscience au sémioticien que les structures sémio-discursives ne sont pas des entités formelles indépendantes du fonctionnement de l'esprit humain et qu'il faut pour les comprendre les rapporter ultimement aux "facultés de l'âme" comme dirait Kant ou, dit plus modestement, aux différents "modules de notre activité mentale", comme le suggère Jerry Fodor. Les processus de signification ont bien sûr à voir avec les contraintes formelles des langues. naturelles et les normes régissant les pratiques discursives — linguistes et sémiologues l'ont largement démontré —, mais ils s'appuient d'abord sur le fonctionnement de la conscience des sujets qui y participent, non seulement par leur faculté de parler, qui est l'un seulement des modules de notre esprit, mais par leur mémoire, leur imagination, leur pouvoir inférentiel, leur intentionnalité et, plus fondamentalement encore, leur perception, leur mode de présence corporelle au monde, leur sensorimotricité — facultés qui ont toutes un rapport plus ou moins étroit avec notre capacité de signifier, soit de produire et de comprendre des entités de nature symbolique.

L'intelligence artificielle nous a montré que le robot le plus simple ne peut comprendre et produire des signes qu'à la condition de posséder une mémoire et un pouvoir inférentiel qui lui tiennent lieu d'esprit et que toute tentative de complexification de telles machines rudimentaires exige

qu'on leur fournisse de surcroît des organes de perception, un substitut de conscience réfléchissante d'où elles tirent un simulacre d'intentionnalité ou d'identité à soi, de même qu'une image de leur présence plus ou moins mobile dans le monde spatio-temporel qui les environne. Il fallait donc, après leur avoir donné un esprit, tenter de leur donner un corps et, qui plus est, un corps propre au sens de la phénoménologie. Les neurosciences et la psychologie expérimentale peuvent venir au secours de l'IA dans ses tentatives de modélisation des opérations et des structures qui permettent le passage des "simulacres du corps" aux "simulacres de l'esprit", en établissant un lien causal entre les capteurs périphériques de tout système sensible à son environnement et le processeur central en quoi consiste la structure conceptuelle abstraite où les données de cet environnement font l'objet d'un calcul de type inférentiel fondé sur les entités formelles qui les symbolisent (v. [Churchland, 1990 (nouv. ed.)]). Une telle approche empirique ne peut toutefois, comme on l'a maintes fois souligné depuis l'ouvrage fameux d'Hubert Dreyfus sur les limites de l'IA [Dreyfus, 1984 (1979)), rendre compte du deuxième aspect de la corporéité dont j'ai parlé, celui de la propriété du corps, qui suppose une activité proprioceptive dont les racines plongent dans le "sentiment d'existence" au sens kantien — le corpus sui d'un Maine de Biran — et un type particulier d'intentionnalité, définie par la présence charnelle du sujet au monde.

C'est le deuxième moment clef de la pensée sémiotique des dernières années, où l'on a montré que l'ouverture du langage sur les autres facultés de l'esprit et l'ouverture de ce dernier sur son propre support physique, en ses dimensions organique et neuronale, ne peuvent suffire pour comprendre le fonctionnement des systèmes symboliques. Il faut aller plus loin et inclure l'expérience phénoménologique de soi, de l'espace et du temps, dans la perception et la motricité, notamment, pour saisir notre mode de présence au monde qui est le support ultime de toute intelligence et de toute capacité de symbolisation, dont le fondement réside dans l'imagination et l'intuition sensible, lieux et objets d'une esthétique transcendantale, plutôt que dans les structures conceptuelles abstraites de la logique propositionnnelle ou les processus neuronaux a-symboliques immanents à notre système neuro-physiologique. C'est ce qui est en train de s'opérer dans la pensée post-structurale d'aujourd'hui, grâce au retour en force de la phénoménologie au sein des études sémiotiques et des sciences cognitives.

Un danger guette toutefois les recherches sémiolinguistiques dans ce reflux vers l'expérience vécue et la présence charnelle au monde. Si celles-ci permettent d'éviter tout réductionnisme bio-physique, à quoi nous confinent les hypothèses les plus fortes du cognitivisme classique, elles n'en participent pas moins du gigantesque mouvement de "retour amont' où les sciences de l'esprit et les sciences de la culture - dont la sémiotique fait partie en tant que "psychologie sociale", dirait Saussure, "anthropologie de l'imaginaire", dirait Greimas — risquent de perdre de vue leur "aval", non plus leur source ou leur fondement, devenu l'obsession des sciences, mais leur visée et leur finalité, voire l'intentionnalité propre aux systèmes symboliques qu'elles sont censées étudier. L'enjeu, bien sûr, n'est pas de revenir à la fétichisation du langage et à l'autonomisation du discursif que le linguistic turn de la philosophie analytique et le nominalisme de la pensée structurale classique auront mis à l'honneur dans les dernières décennies, mais de redonner toute son épaisseur, sémiotique et historique, aux processus de symbolisation et de représentation mentale ou linguistique auxquels notre vécu phénoménologique donne lieu dans toute activité cognitive. Autrement dit, l'ouverture en amont que les sciences de la cognition et la phénoménologie de la perception ont permis de pratiquer dans l'édifice jusque là trop fermé sur lui-même du langage et du discours, ne doit pas masquer cette autre ouverture, tout aussi nécessaire, sur l'aval de notre activité cognitive et symbolique, qui vise ultimement non pas l'adéquation originaire à un vécu de conscience perçu comme sa cause et sa raison d'être mais un ensemble indéterminé d'actions et d'interactions plus ou moins intentionnelles avec l'environnement naturel, humain et discursif extrêmement plastique, que l'on cherche à modifier, à transformer, selon des mécanismes qui donnent lieu à ce que nous appelons l'Histoire.

La question de la perception, par rapport au langage et au discours, marque bien la distance qui sépare ces deux types d'ouvertures : sur les conditions a priori de l'expérience et sur l'interprétation a posteriori des représentations symboliques qu'on en donne. On parle de perception sensorielle et de perception sociale : d'une part on décrit les mécanismes neuro-biologiques ou le vécu phénoménal d'un acte de perception immédiate et d'autre part on décrit la façon dont une communauté interprétative historiquement et socialement déterminée se représente mentalement un phénomène au sein d'une activité discursive donnée — comme cela se pratique depuis longtemps en psychologie sociale et en ethnométhodologie ou, plus récemment, en esthétique de la réception au sein de la critique littéraire. Dans les deux cas, diamétralement opposés, on parle de perception mais comme s'il s'agissait là d'une pure coïncidence due à la seule homophonie de termes qui renverraient en fait à deux notions irréductibles l'une à l'autre. Prises comme je viens de le faire, par l'un et l'autre bout du spectre qui sépare la sensation immédiate de l'interprétation qu'on peut donner de ses médiations discursives, les deux notions de perception évoquées semblent en effet n'avoir rien à faire l'une avec l'autre : leur mise en rapport paraît une pure question de vocabulaire, et pousser plus loin l'investigation de leur lien donnerait sans doute l'impression que l'on obéit à un pur principe nominaliste. C'est ce que je vais pourtant tenter de faire, en déployant le spectre complet qui va de la "perception immédiate" à sa "représentation discursive" tout en marquant les passages où peut se nouer un véritable dialogue entre les sciences de la cognition et les sciences de la culture, les premières s'attachant aux conditions de l'expérience, psycho-physiques ou phénoménologiques, et les secondes visant ses finalités d'ordre historique, où l'on rencontre en chemin les dimensions à la fois esthétiques et épistémiques de toutes représentations symboliques.

## Langage et perception

On s'est largement occupé depuis quelques années des rapports entre perception et langage, selon trois grands axes qui s'inscrivent chacun dans un domaine des recherches cognitives.

- 1) Le premier axe concerne le problème de la morphogenèse et de la sémiogenèse linguistiques à partir des structures et des processus de la perception visuelle. Trois disciplines, les neurosciences, la psychologie expérimentale et les théories morphodynamiques explorent ce lien génétique entre vision et langage, d'où ont émergé plusieurs hypothèses scientifiques, dont les plus intéressantes, de notre point de vue, sont les différentes formes de néo-localisme ou de spatialisme reposant sur le principe général d'une iconicité des langues naturelles par rapport aux lois de la perception ou à l'ordre de l'apparaître phénoménal<sup>1</sup>.
- 2) Le second axe ne concerne plus la genèse du langage mais sa reconnaissance par les locuteurs, soit la perception des formes graphiques et acoustiques des différentes unités qui composent les langues naturelles. Il s'agit là du vaste domaine de "la perception de la parole" qui retient l'attention des ingénieurs informaticiens, intéressés par ce sous-champ de la robotique qui regroupe les travaux sur les machines parlantes, et des psycholinguistes, intéressés notamment par les structures d'apprentissage du langage à partir des processus de discrimination, de "parsage" et de catégorisation des entités linguistiques. Ce problème est celui de la reconnaissance des formes appliquée aux symboles propres aux langues naturelles, envisagés sous leur aspect matériel, bien qu'y soit largement impliquée, on va le constater plus loin, la préappréhension de la dimension conceptuelle du langage<sup>2</sup>.
- 3) Le troisième axe sur lequel je vais m'attarder plus longuement parce qu'il me semble pouvoir faire la synthèse des deux autres et déboucher de la sorte sur le problème que je veux poser à mon tour, de la "perception des univers du discours", concerne cette fois le vaste champ

<sup>1</sup>On consultera à ce sujet [Petitot, 1992].

<sup>2</sup>On peut lire sur ces questions les trois derniers chapitres de [Halle & Bresnan & Miller, eds, 1983].

de ce que les psychologues, depuis Kosslyn et Shepard, appellent l' "imagerie mentale" et que des linguistes sémioticiens, comme François Rastier récemment, nomment la "perception sémantique" [Rastier, 1991, chap. VIII]. L'hypothèse qui sous-tend ces travaux est bien résumée par Michel Denis dans Image et cognition, lorsqu'il définit l' "imagerie" comme "une modalité de la représentation mentale qui a pour caractéristique de conserver l'information perceptive sous une forme qui possède un degré élevé de similitude structurale avec la perception", tout en précisant que du percept à l'image mentale il y a bien sûr transformation de l'information sans que l'abstraction qui en résulte fasse toutefois "perdre à la représentation son isomorphisme structural à l'égard de la perception" [Denis, 1989, p. 9]. François Rastier reprend cette hypothèse, en ajoutant que ces "images mentales, rebaptisées «simulacres multimodaux», sont les corrélats psychologiques des signifiés linguistiques, et que la référenciation s'opère [conséquemment] par appariement entre images mentales et percepts d'objets" [Denis, 1989, p. 207]. On a là une chaîne sémiotique qui va du "signifié linguistique" à la "chose perçue" en passant par l' "image mentale" et le "percept d'ordre sensoriel", nous permettant d'emblée d'embrasser la quasi-totalité du processus sémio-génétique, à l'exclusion toutefois de la dimension plus proprement signifiante des symboles linguistiques, dont n'est retenu ici que le niveau propre aux "représentations lexicales", seules supposées par une telle approche de la perception sémantique.

Ce dernier axe de recherche reprend à l'envers ou à rebours les hypothèses du premier, concernant la sémiogenèse des langues naturelles, dans la mesure où il montre que l'impression référentielle résultant de la reconnaissance du sens des énoncés linguistiques dépend d'un isomorphisme structurel postulé entre l'imagerie, qui sert de support à cette reconnaissance, et la perception sensorielle, qui laisse en héritage à nos représentations mentales les formes les plus prégnantes et les plus saillantes qui la caractérisent. La chaîne est bouclée, qui nous fait passer de l'extrant du discours - la reconnaissance du sens - à son intrant le plus originaire — l'expérience perceptive dans laquelle prennent racine les formes et les entités sémantiques les plus primitives des langues naturelles. La théorie de la perception sémantique rejoint ainsi les hypothèses de base de la morphodynamique et d'une large part de la linguistique cognitive, fondée sur le lien étroit entre Gestalt, percept, image mentale et configuration sémantique — sans oublier, toutefois, les entités morphologiques et les structures syntaxiques qui elles aussi participent du procès, plus large, de la perception discursive, contrairement à ce que laisse entendre la sémantique interprétative d'un François Rastier, qui semble les négliger. Les spécialistes de la perception de la parole affirment en effet que la reconnaissance des unités morpho-phonémiques des

énoncés dépend étroitement de l'interface prosodico-accentuel, située entre l'acoustique et le sémantique : entre la perception sensorielle d'un symbole matériel et la perception mentale d'une représentation idéelle. Cette structure intermédiaire, où la syntaxe et le morphème font l'objet d'un acte de perception catégorielle de la part d'un locuteur capable dès lors de discriminer et de découper les unités matérielles du discours selon une courbe prosodique sémantiquement reconnaissable, intervient directement dans la production ou l'actualisation de l'imagerie sousjacente à la perception sémantique et, partant, dans l'appariement des images mentales aux percepts d'objets ou, plus précisément, à l'expérience perceptive d'une structure événementielle donnée, à laquelle renvoie ultimement tout énoncé.

Il faut faire le lien entre ces différents processus perceptifs en jeu dans l'activité linguistique et montrer l'unité intrinsèque des hypothèses sur lesquelles s'appuie leur élucidation, soit :

- 1) l'hypothèse du primat de la perception sur les processus conceptuels plus abstraits comme la catégorisation lexicale et morphologique (hypothèse que partagent les sciences expérimentales comme la neuro-psychologie et les approches plus spéculatives comme la phénoménologie et la physique du sens);
- 2) l'hypothèse de l'isomorphisme percept-image en psychologie cognitive et de son corrolaire sémiolinguistique qui définit l'acte de référenciation comme l'actualisation d'une image mentale et son appariement aux percepts d'objets (cette dernière notion étant élargie à celle d'événement, qui inclut tout autant les propriétés que les individus);
- 3) l'hypothèse psycho-linguistique d'un niveau mi-idéel mi-matériel, où la perception de la parole articulée met en jeu une image mentale de nature sémantique et le percept d'une forme acoustique donnée, dans un processus où l'ordre linéaire des entités symboliques dans l'énoncé et la nature hiérarchique de leur lien morphosyntaxique font simultanément l'objet d'un double acte de reconnaissance corrélée de la part du sujet énonciateur ou coénonciateur.

Les travaux que je mène sur la perception discursive (v. notamment [Ouellet, 1992a, 1992b]) tentent de jeter un pont entre perception sensorielle, perception sémantique et perception de la parole, qui relèvent toutes trois d'une même problématique. Celle-ci concerne le mode d'émergence d'entités perceptibles ou aperceptibles (Gestalten, percepts, images mentales, sèmes figuratifs) à partir d'un espace substrat déjà hautement organisé, dont la structure topologico-dynamique contraint notre activité extéroceptive et intéroceptive sur laquelle reposent nos actes d'énonciation et de reconnaissance du discours. C'est sur l'exploration de ce phénomène transverse au langage, à la pensée et à la sensori-motricité

que je fonde l'avenir immédiat des théories sémiotiques, qui doivent saisir le lien entre *l'amont* du sens dans le percept, ancré dans l'organisation gestaltique du perceptible, et son *aval* dans les images mentales, dont le rôle est de remplir les unités de signification verbales d'un contenu intuitif ou figuratif qui servent de support aux représentations symboliques que nous produisons et reconnaissons au sein d'une histoire ou d'une culture données. Cela mène à une quatrième hypothèse, qu'il faut ajouter aux trois précédentes pour bien montrer que les sciences de l'esprit ne relèvent pas des seules sciences de la nature ou des seules sciences formelles, mais qu'elles sont d'emblée, de part en part, sciences de la culture et de l'interprétation, dont elles permettent notamment de renouveler les méthodes. Cette hypothèse pose que:

4) la représentation discursive de notre activité perceptive a une histoire, qu'on peut repérer à travers l'analyse des formes d'expression comme celles en jeu dans la littérature d'une société à une époque donnée — cette analyse permettant de dégager ce que j'appelle des esthésies, qui sont aux configurations de la connaissance sensible ce que les épistémè de Michel Foucault sont aux formes de la connaissance rationnelle.

Bien sûr, le fossé apparaît large et profond entre cette dernière hypothèse et les trois premières. Leurs visées sont apparemment fort différentes; j'essaierai tout de même de montrer leur lien, si ténu soit-il, si incongru qu'il semble.

## Perception discursive et imagerie mentale

Je voudrais revenir brièvement sur l'une des hypothèses qui fondent l'existence de l'imagerie mentale et, par le fait même, le lien entre l'intéroceptivité et l'extéroceptivité, d'où vient que l'on peut parler de "perception sémantique" à propos de l'appréhension du contenu intuitif ou figuratif de nos concepts ou de nos représentations mentales. Je ne veux pas m'attarder trop longuement sur le débat entre imagistes et propositionnalistes, qui a fait couler beaucoup d'encre chez les cognitivistes depuis plusieurs années3, ni trop me concentrer sur les subtilités du principe de "double codage" auquel la plupart des chercheurs semblent conclure au terme de cette très longue controverse<sup>4</sup>, mais j'aimerais m'arrêter sur l'une des expériences les plus déterminantes qu'ont menée les imagistes pour prouver l'existence d'un substrat spatiotemporel à nos représentations mentales, support que Kosslyn appelle visual buffer (traduit ici par "écran visuel") et qui présente toutes les propriétés d'un espace coordonné, capable de figurer analogiquement l'espace-temps que l'on perçoit et où l'on se déplace dans le monde phénoménal (v. [Kosslyn, 1980]). Il s'agit d'une expérience typique de

<sup>3</sup>Sur ce débat voir [Tye, 1991] et [Finke, 1989].

<sup>4</sup>On doit la première formulation de ce principe à [Paivio, 1979]. "balayage mental" (mental scanning) grâce à laquelle les chercheurs ont pu dégager une relation linéaire entre la longueur d'un "transport visuel" dans l'exploration d'une image mémorisée et la durée de ce même transport, corrélation qui atteste l'existence d'une véritable "métrique de l'image", comme dit Michel Denis [Denis, 1989, p. 71], permettant de dégager les propriétés spatiales, topologico-dynamiques, du support où s'inscrivent les représentations mentales. L'expérience proprement dite consiste:

- 1) à présenter à des sujets la carte d'une île imaginaire sur laquelle figurent sept détails (un puits, une plage, etc.), disposés de telle sorte que les vingt et une distances qui les séparent soient toutes différentes ;
- 2) à demander aux sujets de mémoriser cette carte jusqu'à pouvoir la dessiner de mémoire sans erreur quant à la localisation des détails ;
- 3) à les inviter à former une image mentale de cette carte et à focaliser leur attention sur un des détails qui leur est nommé par l'expérimentateur ;
- 4) puis, au moment où un autre détail est nommé, à parcourir mentalement l'espace depuis l'élément de départ jusqu'à un nouvel élément et d'appuyer sur un bouton dès sa découverte.

Le résultat montre une corrélation entre la latence de vérification (soit la durée de l'exploration mentale) et la distance spatiale séparant les différents détails. Plus cette distance est grande, plus le temps de réponse est long — ce qui suggère qu'il y a un véritable processus d'exploration d'un support spatial des images, où la distance se traduit en durée, la colocalisation en un authentique balayage spatio-temporel<sup>5</sup>. Ces travaux sont relativement connus et je ne voudrais pas insister outre mesure sur leurs conséquences sinon pour souligner que l' "écran mental" comporte des limites et des contraintes de mise en œuvre parfaitement similaires à celles qui régissent la perception visuelle immédiate ; ainsi la taille apparente de l'objet imaginé aura des incidences sur la durée du balayage mental, tout comme le volume de l'objet perçu détermine partiellement le temps nécessaire à son repérage et à sa reconnaissance. Tous les résultats auxquels ces études aboutissent nous obligent à considérer que nos représentations visuelles ne se contentent pas d'enregistrer le contour apparent des objets perçus, soit leur apparence structurale schématique, mais qu'elles encodent aussi de manière analogique la colocalisation de ces objets dans un espace coordonné.

Or cette colocalisation, si elle dépend de la structure spatiale "apparente", et iconiquement déterminée, du support mental des images, relève tout autant du processus même de balayage qui suppose une certaine temporalité, liée à la durée relative de l'acte, et une certaine motilité ou motricité mentale, liée à sa trajectoire et au mouvement

<sup>5</sup>Cette expérience fut menée par [Kosslyn & Ball & Reister, 1978]. Voir aussi [Denis, 1989, p.70-74]. inhérent au tracé exploratoire. Ainsi la *structure* analogique inerte ou "statique" de l'image mentale par rapport au percept sensoriel dépend-elle ultimement d'un *processus* perceptif "dynamique", dont on peut décrire deux types: 1) les processus *d'exploration* mentale, où le "point de vue" se meut imaginairement dans un espace d'images fixes et 2) les processus de *rotation* mentale, qui font subir à l'image certaines transformations, la faisant imaginairement tourner dans l'espace autour d'un "point de vue" relativement stable. Si le premier type de motilité perceptive caractérise l'*acte noétique* du sujet intentionnel, comme dit la phénoménologie, le deuxième caractérise son *contenu noématique*, propre à l'état de choses visé (v. [Husserl, 1950 (1926), chap. III "Noèse et noème", p. 300 et sq.]). On peut, bien sûr, concevoir des processus où les deux types de motricité mentale, exploration et rotation, se conjuguent étroitement, comme c'est le cas le plus souvent dans la perception discursive des espaces sémantiques générés par la description littéraire, dont je vais parler à l'instant.

## Nature de la vision, vision de la nature

C'est sans doute dans la description poétique du monde naturel que l'expérience perceptivo-motrice conditionnant l'élaboration discursive d'univers référentiels se manifeste de la manière la plus riche, la plus élégante et la plus évidente à la fois. Toute description suppose un sujet observateur qui ancre l'énonciation dans la perception : le "regard descripteur" (v. [Hamon, 1981] et [Bertrand, 1986] ) parcourt un espace que la structure morpho-sémantique de l'énoncé descriptif "donne à voir" et qui dès lors devient le corrélat d'un double acte de vision et de motion imaginaires, dont la structure morpho-dynamique est isomorphe à celle de la sensori-motricité immédiate. La vue que nous avons de notre "champ de vision" mental (du visual buffer) et, a fortiori, des espaces sémantiques générés par la perception discursive (des formes d'expression et des formes de contenu de nos énoncés en langue naturelle), ne repose pas, comme on l'a constaté, sur la simple reconnaissance de formes ou de Gestalten aux contours fixes, stables, appréhendées globalement comme individus ou comme entités. Notre activité intéroceptive relève d'une structure et d'une dynamique intentionnelles complexes où prégnances subjectales (noétiques) et saillances objectales (noématiques) sont conjointement ou successivement "activées" à travers un double motus, où l'on reconnaît, d'une part, le "motif" ou la "motivation" qui met en branle la noèse perceptive vers son objet et, d'autre part, la "mouvance" ou la "mobilité" propre au contenu noématique, objet non tant d'une aperception immédiate que d'une découverte consécutive à une exploration et, dès lors, non plus forme individuelle reconnue d'emblée mais effet d'une (co)localisation dans un espace-temps sous-jacent.

<sup>6</sup>Voir "What Is a Concept, That a Person May Grasp It?" in [Jackendoff, 1992, p. 34 et sq.].

7Voir "Semantics of Spatial Expressions" in [Jackendoff, 1983, chap. 9., p. 161-187].

Il en découle que l'instance intéroceptive "va vers" l'instance intéroceptible qui "vient à" elle, en un double mouvement — noétique et noématique, exploratoire ou rotatoire, œil balayant l'espace ou chose s'animant sous le regard — dont le support spatio-temporel mental est un "chemin" (a path), au sens que Ray Jackendoff donne à cette notion considérée comme "catégorie ontologique" de base<sup>6</sup>. La notion de "chemin" est pour Jackendoff "un constituant conceptuel" ("a conceptual part of speech") qui, combiné à celui de "place", permet de rendre compte de tous les phénomènes de (co)localisation dans l'espace et de changement de lieux tels que la langue naturelle peut les décrire7. Le chemin est l'expression commune du mouvement et de la vision dans la mesure où il "schématise" en une seule figure la motion de l'œil parcourant l'espace jusqu'à son objet, sinon l'espace même de cet objet, et la mobilité de l'objet vu se déplaçant dans son propre espace, sinon dans le champ de vision de l'œil qui le vise. C'est le "trajet" du sujet à l'objet ou inversement qui, dans tout acte noético-noématique, symbolise le lien entre 1) le "regard" détaché de l'ego percipio, dont il s'émancipe pour voler de ses propres ailes sur l'étendue infiniment extensible de son champ de vision, et 2) la "chose regardée" détachée de la res extensa, dont elle se libère pour s'envoler dans tous les sens sous le regard qui la suit et la poursuit jusqu'à perte de vue. Une double Epokhè permet, dans la perception discursive, de mettre entre parenthèses l'existence égologique du sujet et celle, ontologique, de l'objet — ancrées toutes deux, par la deixis spatio-temporelle, dans un espace-temps stable et identique à luimême —, grâce à une double émancipation de la noèse perceptive, devenue pur "regard", et du noème de la perception, devenu pur "apparaître", qui relèvent tous deux d'un même mouvement d'allées et de venues, d'une même expérience phénoménologique du "trajet", qu'il soit de l'œil ou de la chose vue. Deux citations de Lamartine illustrent à merveille ce double mouvement, exploratoire et rotatoire, où le trajet se dessine tantôt à partir de la noèse (1), tantôt à partir du noème (2) :

- (1) "Je m'approche et mon regard tombe, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon [...]: labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'æil se perdait, et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre".
- (2) "[...] la ville s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleur, jetait ses bras immenses çà et là dans la vaste plaine, [...] semblait se perdre de temps en temps sous la voûte des arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages [...]"8.

Le corrélat noématique de la motricité, qu'elle soit pure motion ou support de la vision, comporte trois dimensions au moins : 1) il a son siège dans le "sujet" ou l' "instance" du mouvement (ce qui bouge), qu'il affecte directement, 2) il possède une cible dans l' "objet" ou la "destination" du mouvement (vers quoi ça bouge), qu'il vise intentionnellement, et 3) il

<sup>8</sup>[Lamartine, 1862, p. 202-203]. Je remercie Larry Marks d'avoir attiré mon attention sur ce texte, dont on trouvera une analyse détaillée dans [Ouellet, 1995b]. dessine un "trajet", qui lui confère un "sens", une direction (le "bouger" en tant que tel), dont le tracé dans l'espace et dans le temps constitue sa signification, ce "trajet" pouvant avoir son support dans l'objet perçu ou dans le sujet percevant. La "teneur" d'un acte moteur peut donc résider dans l'une ou l'autre de ces trois conditions, qui se trouvent parfois réunies comme dans "Le regard tombait d'abord sur la ville qui [...] s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs [...]" [Lamartine, 1862], où Lamartine synthétise en un même énoncé le double point de vue, noétique d'abord, noématique ensuite, sur le trajet qu'emprunte la perception motrice, où sujet et objet de la motion et de la vision conjugées sont tour à tour affectés, tantôt comme cible, tantôt comme siège de la motricité, et cela grâce à leur trajectoire respective dans l'espace mental représenté.

## Chemins d'écarts

La littérature contemporaine, tout comme la romantique, fait une large place à l'activité sensori-motrice qu'incarne dans la langue l'énonciation descriptive. Après Proust, Giono, Gracq et le Nouveau Roman, la littérature descriptive refait aujourd'hui surface chez de jeunes écrivains qui, sur les traces d'un Bonnefoy, d'un Marteau, d'un Trassard, explorent les limites et les profondeurs de la "vision motrice" que la langue et son pouvoir imageant permettent de mettre en scène et en mouvement. Claude Dourguin fait partie de ces auteurs récemment révélés, qui consacrent la plus grande part de leur œuvre à cette expérience à la fois perceptive et énonciative de la description9. Écarts, l'un de ses derniers livres, rassemble des textes qui sont pour la plupart des "paysages", dont on a dit qu'ils sont "la topographie d'un imaginaire" 10. Celui que j'ai choisi pour les besoins de l'analyse s'intitule À Spasskoïe, peut-être — mais ce pourrait être n'importe où, en effet. Il s'articule tout entier autour de la figure du "chemin" (appelée aussi "route", "sentier" ou "allée", parfois encore "ligne de pente", "ligne de champ", "sillon" ou "descente"), dont j'ai dit plus haut qu'elle confère schématiquement son "contenu intuitif" à l'acte noético-noématique de la vision motrice, qui est à la base de toute énonciation descriptive<sup>11</sup>.

C'est par le chemin, littéralement, qu'on entre dans le paysage décrit et qu'on y est conduit, de place en place; mais c'est aussi, de manière moins littérale, par ce même chemin élevé au rang d'eidos, de "forme (typique) de l'apparaître et du sentir" plus que de topos, lieu commun de l'expérience immédiate, que nous avons doublement accès au monde sensible et à notre propre sensibilité dans le parcours perceptivo-cognitif que l'énonciation descriptive nous fait faire dans l'état de choses

<sup>9</sup>Cinq livres récents ont paru sur ce thème, tous aux éditions Champ vallon (Seyssel), dans la collection "Recueil": «La Lumière des Villes» (1990), «Lettres de l'Avent» (1991), «Recours» (1994) et «La Forêt périlleuse» (1995).

<sup>10</sup>Voir le texte de la quatrième de couverture.

<sup>11</sup>Sont placés en annexe dix extraits de ce texte où l'on trouve des occurrences de la figure du "chemin" (que j'ai soulignées). Les expressions renvoyant au champ de la motricité sont en italiques et celles qui dénotent le champ de la perception visuelle sont en caractères gras. Les références aux citations non contenues dans ces extraits renvoient aux pages du livre, les autres au numéro de l'extrait.

<sup>12</sup>"Ontological category", dirait, quant à lui, Ray Jackendoff. , <sup>13</sup>Voir Le Robert articles "énumérer" et "énumération". représenté. Claude Dourguin écrit : "Les uns après les autres s'énumèrent les champs de seigle, de sarrasin" (p. 143), montrant comment les "apparences" défilent sous nos yeux telle une phrase ou une proposition qui trace un véritable parcours, "sillon" ou "ligne de pente" dans notre champ de vision, le long duquel va le "regard" spectateur ou descripteur, "énonçant une à une les parties d'un tout", dit la définition d' "énumérer", qui consiste aussi à "définir un concept par son extension en [nommant successivement] les individus ou les espèces qui en font partie" 13. On se rappellera la phrase de Giono dans Fragments d'un paradis, où l'être de la langue prête sa figure, affine et linéaire — tel le mouvement d'un corps ou le tracé d'une route, qui va de voisinage en voisinage au sens topologique —, à l'apparaître même de la Nature :

"Il semblait que tout était en phrases claires et qu'une plus grande voix que celles jusqu'à présent connues parlait en se servant de formes et de couleurs et d'odeurs, en place de mots" [Giono, 1974 (1948), p. 892].

Le mouvement de la perception discursive trace une ligne idéale qui va de *l'apparaître* au *paraître* puis au *disparaître* dans une séquence qui s'apparente à la chaîne parlée, sinon au flux même de la conscience, où l'attention, dans tout acte intentionnel, voisine avec la rétention, qui la ramène en amont, et la protention, qui la conduit en aval.

L'incipit du texte de Claude Dourguin dit bien ce mouvement où, du côté noétique, le sujet percevant "a traversé (des forêts et des bois)", puis a "franchi (un ravin et d'autres)" et a enfin "rejoint (des étendues plantées d'orge)", alors que, du côté noématique, un village a d'abord été "laissé", puis des isbas paraissent "en dérive", du fait que "la route a [enfin] repris sa course (vers les horizons mauves)". La superficie (les "étendues") et les limites (les "horizons") du champ de vision mental où se déploie le paysage décrit, dont les parties vont par la suite "s'énumérer", sont ainsi subordonnées à une approche14, à un mouvement qui, littéralement, va vers par un travers, dans la mesure où l'appréhension de tout espace sensoriel et mental, a fortiori lorsqu'il fait l'objet d'une présentification verbale<sup>15</sup>, est le corrélat d'une exploration linéaire (scanning: "balayage") des points saillants qui le constituent. Si le sujet de l'acte noétique, que figure ici le "on", finit en conjonction avec son objet (on a "rejoint les étendues"), c'est qu'il a "traversé" et "franchi" ce qui dans l'ordre de l'apparaître y mène en même temps qu'il lui fait obstacle. C'est là le sens d' "à travers", qui donne accès aux choses médiatement, par un effet de retardement, où la force de l'acte est temporairement entravée en même temps que sans cesse guidée vers sa cible, en une sorte d' "effet tunnel" qui n'est pas sans rappeler la manière dont une phrase nous fait passer par le couloir obscur de ses constituants pour nous permettre d'atteindre au bout de sa chaîne à la lumière de son sens. De la même façon, si le corrélat

14Pour cette notion, voir [Barbaras, 1994, p. 74]. Affirmant, à la suite de Merleau-Ponty, que "c'est le même qui se meut et qui perçoit", Barbaras définit l' "approche" comme cette "direction qui n'appartient ni à la seule perception ni au seul mouvement [mais] qui exprime clairement [leur] unité originaire" (p. 66).

<sup>15</sup>Pour éviter d'utiliser le terme ambivalent de "représentation", on peut parler, avec Husserl, de "présentification" imaginative ('Vergegenwärtigung'), qui rend présent l'inactuel, par opposition à la "présentation" ('Präsentation' ou 'Gegenwärtigung') de la chose même dans sa présence réelle (voir [Husserl, 1950 (1926), p. 3457).

objectif de l'acte moteur, que figure "la route", peut métaphoriquement "reprendre sa course vers les horizons", avec lesquels il n'entre pas en conjonction mais qu'il peut enfin viser de loin, c'est que les corrélats de l'acte perceptif manifestés par le "village" et les "isbas" auront été d'une part "laissés" et d'autre part mis "en dérive". C'est en une séquence, encore une fois, qui fait apparaître les horizons sur le fond d'une disparition progressive du village et des isbas, que la phrase en même temps que la route organise selon un mouvement prorétentionnel, qui n'avance qu'en repoussant derrière, l'attention que le sujet de l'acte noétique porte aux différents éléments de l'espace imaginaire présentifié. L'effet tunnel reste identique, même si dans le premier énoncé le sujet de la noèse prend l'initiative du "trajet", dont la destination nous est présentée sous l'aspect terminatif (on a atteint les étendues), tandis que la seconde phrase met en évidence l'objet ou le contenu noématique des actes perceptifs et sensori-moteurs, soit les isbas en dérive, d'une part, et, d'autre part, la route qui reprend sa course, dont la destination se présente sous l'aspect inchoatif (la route (re)commence à courir vers l'horizon).

On a là une double traversée où le sujet et l'objet du mouvement donnent conjointement accès aux choses perçues ou à percevoir selon un parcours qui les fait tour à tour paraître et disparaître, suggérant que l'expérience esthésique en jeu dans l'énonciation descriptive réside moins dans le portrait d'apparences fixes correspondant à un monde d'objets empiriques relativement stable que dans les formes mobiles de l'apparaître où se manifeste la phénoménalité propre aux mondes décrits ou présentifiés. Le "chemin", qu'il soit parcouru par le sujet ou qu'il conduise ce dernier, est la figure schématique de ces formes de l'apparaître : celles-ci ne se donnent à voir qu'au long ou au bout d'une traversée du "champ de présence" qu'une exploration ou une approche seule, éventuellement projetée en une rotation de l'objet exploré, peut tranformer en véritable "champ de vision", soit en une "étendue, illimitée, sans autre mémoire que celle des traversées, scarifiée par les routes lointaines", comme le dit si bien le texte de Claude Dourguin (Extr. VI). Toujours un chemin coupe l'espace mental à la recherche de son objet, faisant lever les images le long de son parcours et les laissant retomber derrière dans la poussière, selon un mouvement de balayage qui les fait tour à tour paraître et disparaître, jusqu'à une limite qu'elle vise, appellée "horizon", "lisière", pour montrer qu'elle ne s'atteint pas, reculant sans cesse sous le pas ou devant le regard. S'il y a une "structure d'horizon" qui organise l'expérience perceptive et celle, imaginative, de l'énonciation poétique<sup>16</sup>, il faudrait concevoir aussi une "structure de chemin" qui la recoupe et la redouble, en ce sens que l'orée ne se manifeste qu'à la double condition d'une route imaginaire qui y mène, perpendiculairement, visant eidétiquement son franchissement, son au-delà, et d'une ligne de

<sup>16</sup>Voir [Husserl, 1970] (1954), chap. 8, p. 35]: "Que'l' horizon fait partie de la structure de l'expérience" . Michel Collot [1989] a étendu la notion d'horizon aux présentifications imaginatives comme la poésie, lieu d'expression de l'imagerie mentale prise dans ses 🕟 dimensions topologiques et dynamiques esthétiquement vécues.

pente ou d'une ligne de champ, imaginaire aussi, qui le longe ou l'épouse, parallèlement, donnant à voir et à suivre, eidétiquement encore, son fictif ou illusoire tracé.

Ce qui étonne d'abord, dans le texte de Claude Dourguin, c'est le petit nombre d'occurrences d'événements perceptifs explicitement exprimés : à peine une douzaine dans l'ensemble du texte, dont la moitié se trouve dans nos dix courts extraits, soit dans le voisinage de la figure du "chemin" qui, comme on l'a vu, sert d'attracteur sémantique au champ lexical de la vision autant qu'à celui de la motion. Les événements moteurs, quant à eux, abondent : près d'une cinquantaine d'expressions du mouvement parsèment les seuls passages qui s'organisent autour d'une "route", d'une "allée", d'un "sentier", comme si la modalité sensorielle propre à l'expérience perceptive de l'énonciation descriptive était moins la vision proprement dite que la motricité, support ultime de l'exploration d'un "champ de présence" même fictivement présentifiée comme c'est le cas dans la littérature. On devrait parler d'un "pas" plutôt que d'un "regard" descripteur, le déplacement dans l'espace étant l'une des conditions de son appréhension, du moins dans l'esthésie ou le mode de sensibilité de l'époque contemporaine.

Parmi les quelques événements perceptifs repérables dans le texte, deux, seulement, mettent en présence, dans une structure transitive canonique (SVO), un sujet animé relativement stable, source de l'acte noétique, et un objet inanimé apparemment fixe, qui constitue son contenu noématique: "on aperçoit un bois d'aunes, de peupliers" (Extr. II) et "on aperçoit un grand sorbier" (p. 147). Mais outre le fait qu'apercevoir dénote, par opposition à voir ou observer, par exemple, une vision supposée imparfaite, le plus souvent transitoire ou de courte durée, due notamment à une position désavantageuse du sujet percevant<sup>17</sup>, les deux énoncés sont précédés d'une proposition impliquant le mouvement ou son arrêt momentané: "la voiture s'est engagée dans une descente, on aperçoit un bois [...]", "De ce coin de salle où 1'on se tient maintenant, on aperçoit un [...] sorbier". Toutes les autres expressions visuelles ont pour objet un événement moteur dont le siège réside le plus souvent dans l'objet perçu (et parfois dans la figure du chemin) auquel on attribue une activité motrice ou un mouvement "rotatoire" autonome : "on le voit [le chemin], large sillon vide, aller par les champs au-devant de l'horizon" (Extr. V), "on les reconnaît [les demeures] par les allées [...] qui obscurcissent le ciel" (Extr. VIII), "le regard [...] voit la plaine rejoindre le ciel", "on perçoit des allées et venues" (p. 145)18. D'autres expressions comme "le regard se fixe" (Extr. II) et "le regard les suit (les vautours qui planent)" (Extr. X), attribuent un prédicat lié au mouvement à l'événement perceptif lui-même, rendu autonome par rapport au sujet de l'acte noétique (le "on")

<sup>17</sup>Pour une typologie des actes de perception visuelle lexicalisés, on consultera [Ouellet, 1993a].

18Un seul événement :

"il arrive qu'on
aperçoive quelqu'un,
allongé dans la
fraîcheur [...]" (p. 145),
a pour objet un être
animé, paradoxalement
présenté au repos, dans
un arrêt du
"mouvement", autour
duquel toutefois la
scène continue de
s'organiser, ne serait-ce
pour le nier.

qui laisse s'émanciper la noèse dans son approche exploratoire sinon dans l'appréhension de l'objet visé, lui-même pouvant être en mouvement, rotatoire, comme dans le deuxième exemple cité. Il arrive aussi qu'un œil, organe de la vision, soit prêté à la chose vue, objet d'un mouvement que la figure du "chemin" lui imprime : "les grandes lignes de champs repoussent l'horizon sous l'œil énorme du ciel" (Extr. IX). Immédiatement après ce dernier passage, on trouve l'énoncé suivant : "[...] vent, poussière, neige par rafales et tournoiements en quelques heures font disparaître le paysage où rien ne se distingue plus" (p. 149), dans lequel l'événement perceptif est empêché, du côté noétique, par l'événement moteur qui caractérise son contenu noématique, présentifié ici dans une structure morphosyntaxique privilégiant le factitif (faire disparaître) et le pronominal (se distinguer) dont le double rôle est de mettre en relief le caractère agentif du corrélat noématique et de constituer le sujet de l'acte comme patient, voire comme victime, dans la mesure où la vision (du paysage) est littéralement subie par le sujet percevant comme non-vision ou aveuglement. Toutes ces expressions renvoyant directement ou non au champ sémantique de la vision contribuent à placer l'activité perceptive sous la dépendance de la motion, propre à l'œil bien sûr, comme dans "le regard suit", mais spécifique aussi au champ de vision lui-même ou à l'espace perçu dans lequel le "chemin", l' "allée", la "ligne de champ" jouent un rôle prépondérant.

Cette dépendance est renforcée par le nombre élevé d'événements moteurs dans l'ensemble du texte et dans nos dix extraits, dont je n'analyserai ici, faute de place, que ceux qui ont trait à la figure du "chemin", où se marque le passage de la vision à la motion en une même directionnalité, une même approche, un même "rayon de monde" dirait Merleau-Ponty, sous l'angle changeant duquel le réel n'apparaît jamais que par esquisses successives, sous l'un puis l'autre de ses aspects, comme à travers la vitre avant, arrière ou de côté d'une voiture en marche, justement. On rencontre plus d'une vingtaine d'occurrences de "chemin" dans nos extraits et la quasi-totalité en position de sujet de l'énoncé (d'un verbe de mouvement, toujours, à quelques exceptions près) et d'agent de la scène événementielle décrite. Parmi celles qui s'inscrivent dans une structure transitive, huit ont pour objet un inanimé, appartenant le plus souvent au champ sémantique de l'espace<sup>19</sup>:

```
(1) la route — laisser \rightarrow le village (Extr. I)
```

<sup>19</sup>On trouvera dans [Ouellet, 1992a] et dans [Ouellet & El Zaïm & Bouchard, 1994] un exposé de la méthodologie utilisée ici, que le manque d'espace m'empêche de présenter en détail, sinon pour préciser qu'elle fait appel à la lemmatisation du lexique et à une schématisation de la morphosyntaxe destinées à mettre en évidence, sous forme d'esquisses, les relations prédicatives et primitives qui structurent et dynamisent les formes d'énoncés.

<sup>(2)</sup> la route — faire dériver  $\rightarrow$  les isbas (Extr. I)

<sup>(3)</sup> le tourbillon du *chemin* — *ébouriffer*  $\rightarrow$  la campagne (Extr. I)

<sup>(4)</sup> le chemin — suivre  $\rightarrow$  la ligne de pente (Extr. III)

<sup>(5)</sup> la route — scarifier → l'étendue (Extr. VI)

<sup>(6)</sup> la route — faire reculer → l'horizon (Extr. VII)

<sup>(7)</sup> les *allées* — obscurcir → le ciel (Extr. VIII)

<sup>(8)</sup> les *lignes de champs* — repousser  $\rightarrow$  l'horizon (Extr. IX)

20On remarquera par ailleurs que le sujet de l'acte objectivé dans la structure syntaxique n'apparaît explicitement qu'en (10)---(9) et (11) l'ayant éludé.

<sup>21</sup>De verbes composés, dont l'objet est indétachable du sens même du procès. tandis que trois seulement possèdent pour objet un sujet anthropomorphe, source première de l'acte noétique, devenue la "cible", l' "agi" ou le "patient" d'un acte de mouvement, qui possède ainsi son moteur dans le "trajet" plutôt que dans le "sujet" proprement dit<sup>20</sup>:

```
(9) un chemin — conduire → x (Extr. II)
(10) une allée — mener → le visiteur (Extr. III)
(11) l'autre allée — mener → x (Extr. IX).
```

Les autres occurrences où le "chemin" est en position de sujet d'un verbe de mouvement sont présentifiées dans des structures non transitives, qui peuvent prendre la forme de synapsies verbales<sup>21</sup>, comme dans (12) et (14), ou de verbes pronominaux, comme dans (13) et (16):

```
(12) la route → reprendre son cours (Extr. I)
(13) le chemin → s'assagir (Extr. III)
(14) les sentiers → aller leur mesure (Extr. IV)
(15) le (chemin ) → aller (par les champs) (Extr. V)
(16) la route → s'étirer (Extr. VII).
```

Enfin, le "chemin" est aussi sujet d'un verbe d'état possédant un attribut à valeur spatiale :

```
(17) le chemin \rightarrow être proche (Extr. X)
```

de même qu'il est, dans un seul cas, objet d'un acte de mouvement dont le sujet est aussi une occurrence de "chemin" (voir (4)), alors que dans deux autres cas il occupe la place d'un circonstant de lieu qui permet de situer un acte de mouvement:

```
(18) une prairie — glisser \rightarrow jusqu'au chemin (Extr. V) (19) les troikas — voler \rightarrow sur le chemin (Extr. X).
```

Des locutions déverbales (des nominalisations) sont aussi associées au "chemin" ou à son corollaire, le mouvement, comme dans :

```
(20) des traversées (Extr. VI)
(21) l'errance proche, le vagabondage (Extr. VII)
(22) une pause du chemin (Extr. IX).
```

— ce à quoi il faut ajouter toutes les expressions renvoyant aux mouvements du sujet noétique en tant que tel (figuré le plus souvent par le "on", fortement désubjectivant par son caractère indéfini), et qui suggèrent toutes la présence corrélative d'un chemin ou d'une route : traverser, franchir, rejoindre (Extr. I), prendre de ce côté (Extr. II), quitter (Extr. VIII). Beaucoup plus nombreuses, toutefois, sont les occurrences de verbes de mouvement dont le sujet est un inanimé, qui renvoie le plus

souvent au champ de la spatialité et des éléments naturels comme dans : les collines se haussent (Extr. I); une prairie dégringole et glisse; le ciel grandit (Extr. V); la plaine rejoint le ciel (Extr. X).

Les données de cette analyse rudimentaire convergent toutes vers une même configuration esthésique, dans laquelle le "chemin" occupe une position centrale, dans la mesure où il synthétise les processus exploratoires et rotatoires, grâce à l'objectivation spatiale 1) du mouvement propre à la noèse perceptive (nécessairement motrice : dirigée vers une cible que son "trajet" réel ou imaginaire permet seul d'atteindre et même de viser) et 2) de la motilité inhérente au corrélat noématique de la perception (nécessairement mouvant : tournant sous tous les angles où la noèse tente eidétiquement de le saisir dans ses différents aspects). Le chemin est cet autre nom du "rayon de monde" que Merleau-Ponty voit indéfiniment tourner dans la sphère du champ de vision, qui est aussi champ de présence où objet et sujet pris dans le même mouvement, exploratoire d'une part, rotatoire de l'autre, se rencontrent et se séparent selon les multiples trajets qui tantôt repoussent l'horizon, tantôt scarifient l'étendue, se haussent, se fixent, dérivent ou s'étirent, selon toutes les possiblités eidétiques que le texte de Claude Dourguin énumère à merveille.

L'abondance des expressions dénotant le mouvement dans un texte descriptif où, paradoxalement, la vision n'est qu'à peine représentée, l'ergativation des expressions spatiales renvoyant au corrélat noématique de la perception et la responsabilité que le noème en acquiert dans l'ensemble des actes sensori-moteurs, bref la subordination de la noèse perceptive au noème de la motricité, dont le "chemin" semble le motif ou la figure exemplaire, donnent à la présentification imaginative et discursive de la Nature une certaine configuration dont on peut dire qu'elle marque un changement esthésique important dans l'histoire récente de la sensibilité poétique. Le monde décrit n'est plus mis à distance par le "regard descripteur" mais parcouru et pénétré de toutes parts selon différentes approches, qui ne projettent plus l'objet perçu ou imaginé sur l'écran de la représentation mimétique mais conduisent littéralement le sujet et l'objet l'un vers l'autre, aveuglément, selon divers chemins ou trajets qui se recoupent et qui les cement, les rapprochent et les repoussent, obéissant aux différents mouvements qui donnent aux actes intentionnels leur force formatrice ou leur énergie motrice, bref leur motivation profonde dans l'épaisseur du corps propre comme dans la chair du monde, animées toutes deux par un même motus. L'esthésie contemporaine, révélatrice d'un acheminement commun à la vision et à la motion, qui accomplissent l'une et l'autre une traversée des apparences vers la mouvance propre à l'apparaître corrélative aux mouvements du sentir, met en scène et en jeu des processus d'exploration et de rotation mentales où le

<sup>22</sup>On trouvera d'autres analyses, qui étayent cette hypothèse, in [Ouellet, 1995a]. trajet prime sur le sujet et l'objet, brouillant ainsi l'image stable qu'on avait d'eux dans l'égologie et l'ontologie classiques, où ils étaient face à face, placés en vis-à-vis, alors que nos présentifications imaginatives, dont témoigne exemplairement la poésie, tendent plutôt à les entrelacer, lacis de chemins et de lignes de pente, d'allées et de descentes, où l'œil ne se reconnaît plus sans le pas qui l'accompagne bien au-delà de la vue<sup>22</sup>.

## Conclusion

Nous sommes parti du problème de la morphogenèse du langage, dont la base réside dans la structure et les processus de l'expérience perceptive, tels que les sciences empiriques (la neurobiologie et la psychologie expérimentale), les sciences formelles (la morphodynamique ou la physique du sens) et les recherches plus spéculatives ou introspectives (comme la phénoménologie de la perception), nous ont permis de les mettre en lumière, confirmant ou étayant certaines hypothèses linguistiques formulées depuis Humbolt et réactualisées aujourd'hui par la grammaire cognitive. Puis nous avons abouti, en fin de parcours, à cette notion d'esthésie, où je vois se condenser certaines figures ou schèmes gestaltiques relatifs à la manière dont nous nous représentons symboliquement, notamment à travers des énoncés linguistiques à contenu figuratif, comme c'est le cas de la littérature descriptive, nos expériences perceptives ou sensori-motrices, relayées au niveau de l'imaginaire par les processus d'imagerie mentale, dont l'exploration et la rotation sont deux des types les plus prégnants. Notre point de départ repose sur les conditions a priori de l'expérience symbolique, de nature épistémique ou esthétique, qui plonge invariablement ses racines dans les formes de l'intuition que sont l'espace et le temps en jeu dans toute perception et dans tout mouvement, fondement de notre présence au monde. Notre point d'arrivée, quant à lui, consiste dans la visée ou la finalité a posteriori des systèmes symboliques, qui est de mettre en jeu, dans l'univers des représentations mentales mises en discours au sein d'une collectivité socio-historique, les données mêmes de cette expérience sensori-motrice de base pour les explorer et les transformer imaginairement, c'est-à-dire pour les interpréter dans le cadre de l'ensemble des formes symboliques où s'exprime notre connaissance sensible à une période donnée de notre Histoire.

La médiation entre ces deux pôles réside dans le double passage de l'extéroceptivité à l'intéroceptivité — où l'image mentale hérite, en les transformant, de la dynamique ou de la structure du percept — et de l'imagerie cognitive ainsi obtenue aux structures et à la dynamique propres aux représentations lexicales et morphosyntaxiques des langues naturelles — telles qu'elles s'organisent à partir et autour d'un sujet

cognitif qui n'est pas seulement énonciateur mais, plus fondamentalement encore, percepteur ou observateur (source et support d'un ensemble d'actes sensori-moteurs). Le texte de Claude Dourguin exprime, par le choix fait de telles ou telles représentations lexicales et morphologiques, un point de vue particulier sur l'expérience perceptive du monde décrit : ce point de vue induit une activité d'imagerie mentale chez le lecteur, qui revit imaginairement cette expérience selon une orientation et un parcours cognitif particuliers au sein de l'espace mental qu'une telle activité intéroceptive génère. Ce lieu mental, comme on l'a vu, possède des propriétés formelles (topologico-dynamiques) similaires à celles du monde phénoménal, mais il est aussi le lieu où peuvent se déplacer et se transformer les données relatives à l'espace et au temps en jeu dans la motilité visuelle ou la vision motrice sensibles au sein de tout processus d'exploration ou de rotation. Ces transformations, rendues possibles par le jeu des ressemblances et des dissemblances entre percepts et images, dénotent quant à elles des changements plus ou moins radicaux dans les formes de la sensibilité d'une société, telles qu'elles s'expriment au sein des systèmes symboliques au rang desquels la littérature joue sans doute un rôle privilégié. Les configurations discursives que prennent ces formes plus ou moins changeantes de la sensibilité sont précisément ce que j'appelle des esthésies, qui permettent de repérer, à travers des formes d'expression de la langue naturelle, les formes de contenu de notre expérience sensori-motrice, telle que l'histoire même des formes symboliques dans lesquelles nous vivons nous contraint à la penser et à l'imaginer.

C'est là ouvrir la sémiose par les deux bouts, soit par le pôle qui la lie à notre présence muette au monde en tant que corps mouvant et percevant, et par cet autre qui l'attache aux mouvances de l'histoire grâce auxquelles on peut parler d'une vie de l'imaginaire et d'une dynamique propre aux formes symboliques qui la prennent en charge. L'étude du phénomène de la perception discursive montre ainsi que les sciences de la cognition et les sciences de la culture — qui relèvent toutes deux des sciences de l'esprit — ont en réalité le même objet, dont la sémiotique s'est effectivement occupé depuis les Stoïciens, la Grammaire spéculative, les Empiristes anglais ou les Sensualistes français, jusqu'à sa relance dans le structuralisme contemporain — soit le lien tantôt serré tantôt ténu entre l'univers complexe des sensations qui nourrit notre activité symbolique et celui des représentations mentales ou sémiotiques que cette activité génère en rapport à la fois avec la structure anthropologique et historique de notre imaginaire et avec la dynamique psycho-physique ou phénoménologique de notre expérience sensori-motrice<sup>24</sup>.

Université du Québec à Montréal

<sup>24</sup>Les recherches dont ce texte rend compte sont subventionnées par le CRSHC. Je tiens à remercier Larry Marks, Hervé Bouchard et Adel El Zaïm, chercheurs au sein de l'équipe REPER (REprésentation de la PERception), pour les discussions qui ont mené à la rédaction de cet article.

## Bibliographie

## BARBARAS (R.)

1994, La Perception: essai sur le sensible, Paris, Hatier.

## BERTRAND (D.)

1986, L'Espace et le sens, Paris, Amsterdam, Hadès-Benjamins (Actes sémiotiques).

### CHURCHLAND (P.)

1990, Matter and Consciousness, Cambridge (MA), MIT Press (nouv. éd.).

### COLLOT (M.)

1989, La Poésie moderne et la structure d'horizon, Paris, PUF (Écriture).

## DENIS (M.)

1989, Image et cognition, Paris, PUF (Psychologie d'aujourd'hui).

#### DOURGUIN (C.)

1994, Écarts, Seyssel, Champ vallon (Recueil).

### DREYFUS (H.)

1984 (1979), Intelligence artificielle: mythes et limites, trad. par R.-M. Vassallo-Villaneau et D. Andler, Paris, Flammarion.

#### FINKE (R. A.)

1989, Principles of Mental Imagery, Cambridge (MA), MIT Press.

#### GIONO (J.)

1974 (1948), Fragments d'un paradis, in Œuvres romanesques complètes, t. III, Paris, Gallimard (La Pléiade).

## HALLE (M.) & BRESNAN (J.) & MILLER (G. A.), eds.

1983, Linguistic Theory and Psychological Reality, Cambridge (MA), MIT Press.

## HAMON (P.)

1981, Introduction à l'analyse du descriptif, Paris, Hachette.

## HUSSERL (E.)

1950 (1926), Idées directrices pour une phénoménologie, trad. par P. Ricœur, Paris, Gallimard.

1970 (1954), Expérience et jugement, trad. par D. Souche, Paris, PUF (Épiméthée).

#### JACKENDOFF (R.)

1983, Semantics and Cognition, Cambridge (MA), MIT Press.

1992, Languages of the Mind: Essays on Mental Representation, Cambridge (MA), MIT Press.

### KOSSLYN (S.)

1980, Image and Mind, Cambridge (MA), Harvard University Press.

### KOSSLYN (S.) & BALL (T. M.) & REISTER (B. J.)

1978, "Visual Images Preserve Metric Spatial Information: Evidence from Studies

of Image Scanning", Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance, n° 4, p. 47-60.

## LAMARTINE (A. de)

1862, Voyage en Orient, in Œuvres complètes, Paris, [sans mention d'éditeur].

### MERLEAU-PONTY (M.)

1964, Le Visible et l'invisible, Paris, Gallimard.

### OUELLET (P.)

1992a, Voir et savoir : la perception des univers du discours, Montréal, Balzac, (L'Univers des discours).

1992b, Signification et sensation, Presses de l'Université de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques).

1992c, "La Dimension cognitive du discours littéraire : perception discursive et imagerie mentale", *TLE*, "Épistémocritique et cognition", n°10, p. 59-68.

1993a, "Quantité et qualité dans la représentation des verbes de «perception»", p. 175-197, in La Quantité et ses modulations qualitatives, J. Fontanille ed., Presses de l'Université de Limoges.

1993b, "Le Don des formes : schématisme et actes perceptifs", *Protée*, vol. 21, n°1, p. 15-24.

1995a, "L'Image mue : vision et motion dans le langage poétique", *Protée*, vol. 23, n°1 (sous presse).

1995b, "L'Œil en creux : la perception discursive du paysage dans les Voyages en Orient de Lamartine, Nerval et Flaubert", Eutopias, Université de Valence (Espagne), à paraître.

### OUELLET (P.) & EL ZAIM (A.) & BOUCHARD (H.)

1994, "La Représentation des verbes de perception : le cas de paraître", Praxilingue, Cahiers de praxématique, "La catégorisation verbale", n°22, p. 135-156.

#### PAIVIO (A.)

1979, Imagery and Verbal Processes, Hillsdale (NJ), Erlbaum.

## PETITOT (J.)

1992, Physique du Sens, Paris, Éditions du CNRS.

## RASTIER (F.)

1991, Sémantique et recherches cognitives, Paris, PUF (Formes sémiotiques).

## TYE (M.)

1991, The Imagery Debate, Cambridge (MA), MIT Press.

### **Annexe**

#### Extrait I

On a traversé des forêts d'ormes et de chênes, des bois mêlés — trembles, cerisiers sauvages et sapins —, franchi un ravin, puis d'autres, rejoint des étendues plantées d'orge. Un village laissé, quelques isbas en dérive, les palissades vieillies autour des chenevières, la route a repris sa course vers les horizons mauves. Les uns après les autres s'énumèrent les champs de seigle, de sarrasin, les grandes plaines où se haussent quelques collines, de loin en loin des massifs de bouleaux, des buissons; partout la campagne déserte, vite ébouriffée par le vent et ce tourbillon de poussière du grand chemin (p. 143).

#### Extrait II

Plus tard — peut-être s'est-on endormi? — le regard se fixe, l'attention s'éveille : la voiture s'est engagée dans une <u>descente</u>, on aperçoit un bois d'aunes, de peupliers ; au carrefour un <u>chemin</u> y <u>conduit</u> : il faut <u>prendre</u> de ce côté (p. 143).

#### Extrait III

Le <u>chemin</u> s'assagit, suit une molle <u>ligne de pente</u>, bientôt une <u>allée</u> de vieux tilleuls mène le visiteur sous la provende lumineuse de ses feuilles (p. 144).

#### Extrait IV

Au jardin soigneusement sablés, les <u>sentiers</u> clairs vont leur mesure au long des parterres et des buissons (p. 145).

#### Extrait V

De l'autre côté de la barrière une prairie dégringole la <u>pente</u>, glisse jusqu'au <u>chemin</u>. On <u>le</u> voit, large <u>sillon</u> vide, aller par les champs au-devant de l'horizon, et le ciel, alors, grandit (p. 146).

#### Extrait VI

[...] — l'étendue, illimité, sans autre mémoire que celle des traversées, scarifiée par les <u>routes</u> lointaines (p.146).

## Extrait VII

Là-bas, mais c'est à deux pas, la <u>route</u> s'étire, fait reculer l'horizon sans cesse au milieu des champs de seigle fleuris de bluets, là-bas l'errance proche, le vagabondage muet [...] (p. 147).

### Extrait VIII

Elles [les demeures] furent quittées il y a un, cinq ou dix ans, de loin on les reconnaît aux <u>allées</u> compactes de sapins qui obscurcissent le ciel (p. 148).

#### Extrait IX

L'une puis l'autre <u>allée</u> de sable de proche en proche bordée de sapins mènent à la lisière du domaine. Les grandes <u>lignes de champs repoussent</u> l'horizon sous l'œil énorme du ciel : ici, une pause du <u>chemin</u>, l'étendue un instant domestiquée (p. 149).

## Extrait X

Deux vautours planent au-dessus des seigles, le regard les suit, voit la plaine rejoindre le ciel. Derrière soi, la maison abandonnée à sa dérive végétative laisse venir à elle les songes lointains, cernée par les tentations et les peurs de l'immensité: le <u>chemin</u> est proche sur lequel volent les troïkas (p. 149).

